

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 72 (2010)

Artikel: Lettres d'amour d'un patricien
Autor: Magne, Sophie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHARLES SCHALLER, LE BONHEUR CONJUGAL AU TEMPS DU ROMANTISME

LETTRES D'AMOUR D'UN PATRICIEN

Se marier en suivant son cœur et lui seul, entourer sa femme de prévenances et la couvrir d'éloges, et surtout entretenir la tendresse et le désir par une incessante correspondance... Il y a quelque chose de nouveau dans la sphère familiale, au XIX^e siècle!

PAR SOPHIE MAGNE

Titulaire d'un master en histoire contemporaine de l'université de Fribourg, avec un mémoire sur la correspondance de la famille Schaller, Sophie Magne enseigne au Cycle d'orientation du Gibloux (Farvagny).



Un portrait de Charles Schaller (lithographié) daté de 1831. Archives privées

En 1839, Haut et Bas Valais se déchirent sur les fondements d'une nouvelle Constitution. Au bord de la guerre civile, la Diète envoie deux médiateurs: Charles Schaller, conseiller d'Etat fribourgeois, est l'un d'eux. Comme lors de chacune des missions qui l'éloignent du domicile familial, Charles entretient une correspondance assidue avec son épouse et ses enfants. De cette correspondance, 23 lettres¹, adressées à son épouse Elisabeth, nous sont parvenues, dont 19 écrites depuis Sion en 1839. Elles constituent une source extrêmement riche, et sont à l'origine d'un mémoire paru en 2008.*

Les thèmes de cette correspondance sont variés: religion, politique, mais surtout vie de tous les jours, conseils ou ordres à exécuter, soucis de santé... Un contenu intéressant à plus d'un titre, mais le présent article se focalise plutôt sur la forme des lettres: c'est la lettre conjugale en elle-même qui est à l'honneur, et la relation intime entre les époux qui transparaît au fil de l'écriture typiquement romantique de Charles. Car ce dernier s'emploie, au travers de ces missives, à maintenir une intimité, autant morale que «physique» avec sa chère Elisabeth, avec d'autant plus d'intensité lorsqu'il faut combler une absence qui peut durer jusqu'à six mois, comme c'est le cas en 1839.

UN PATRICIEN AMI DU PROGRÈS

Charles est baptisé le 18 novembre 1772. Il grandit au sein d'une famille patricienne, qui possède une maison à la place du Tilleul et un domaine de campagne à Corminboeuf. Son père, Beat Schaller, est un magistrat, homme autoritaire et dur; sa mère, Marie Catherine, est la fille d'un homme fortuné, Jean Henri Tobie de Gottrau. Charles est le troisième enfant d'une lignée qui en comptera douze: six garçons et six filles. Il est particulièrement proche de l'un de ses jeunes frères, Charles Joseph, en religion Père Janvier et abbé de Rheinau, dont il est le parrain.

Animé par l'esprit du progrès, fervent défenseur de la liberté, très proche des idées des Lumières, Charles Schaller va accomplir une brillante carrière politique, réussissant à se maintenir en fonction sous les cinq régimes qui se succèdent entre 1789 et 1830. Après des études classiques à l'école de l'abbaye de Rheinau, il étudie à Vienne, au Theresianum. De retour à Fribourg, il entre au Conseil des Deux Cents en 1795. Sous l'Helvétique, il est successivement greffier de la municipalité de Fribourg (1799), secrétaire de la Chambre administrative (1802) et secrétaire d'Etat

* Cet article est tiré d'une conférence organisée à Sion le 28 janvier 2010 par la Médiathèque et les Archives de l'Etat du Valais (cycle «Valais en recherche»).

¹ Ces lettres sont déposées aux AEF, au sein du fonds Vicarino-Schaller. La partie A de ce fonds est consacrée à la famille Schaller-Daguet (1817-1843) et contient les lettres de Charles à son épouse, les lettres des enfants Schaller à leurs parents ainsi que le journal intime d'Elisa Schaller, fille de Charles. La partie B du fonds est consacrée à la famille Vicarino-Schaller et contient les lettres d'Elisa adulte à son mari Jean-Baptiste. Ce fonds a fait l'objet d'un mémoire en 2006 par Rachel Cuennet: voir les *Annales fribourgeoises* 70 (2008) pp. 89-100.

(1803). Sous la Médiation, il est chancelier. En 1814, il est élu au Conseil d'Etat, une place qu'il occupe jusqu'à sa mort. Mais sa carrière et son influence s'étendent bien au-delà de nos frontières cantonales: nommé second député à la Diète dès 1824, il est le premier représentant du canton de 1830 à 1835. Ses qualités de conciliateur et ses vues modérées lui permettront d'intervenir en tant que médiateur fédéral dans le conflit qui oppose Bâle-Ville et Bâle-Campagne en 1831, ainsi qu'à Schwytz (1833) et en Valais (1839).

ELISABETH, LE CHOIX DU CŒUR

Selon l'avis du landammann Zellweger (Diète de 1829), Charles semble apprécier la compagnie de la gent féminine: «*Staatsrath Schaller, ein etwas roher Mann, der das w. Geschlecht liebt, aber einen geraden guten Sinn hat und nicht kenntnislos ist*»... ce que l'intéressé ne semble nullement contester: «*Tu diras à Julien² [...] qu'il a bien jugé la bouche de cette excellente fille lorsqu'il la déclarait faite pour le baiser; car elle le donne & reçoit à la perfection, & je me suis très bien acquitté auprès des deux sœurs des commissions de ce genre que j'ai reçues de votre part.*»³ Mais une seule femme, à qui il voua tout son amour, fut l'élue de son cœur: Elisabeth.

Née et baptisée le 23 juillet 1781, Marie Elisabeth est la fille d'Elisabeth Loffing et de Jacques Daguët, boucher ayant fait fortune. Le choix de Charles, à une époque où les alliances entre personnes de classes socio-professionnelles différentes étaient méprisées par le patriciat, démontre l'indépendance du personnage et surtout le choix de cœur qu'il accomplit. Ce d'autant plus qu'Elisabeth est, à l'origine, fille illégitime: une véritable tare pour l'enfant, induisant problèmes judiciaires, mépris social et surtout déshonneur. Pour un patricien, se marier avec une femme née illégitime relève purement de la mésalliance.

En fait, Elisabeth fut légitimée une année après sa naissance, une fois que ses parents naturels se furent mariés. Il n'a pas été possible de démêler le déroulement exact de l'histoire: a-t-elle été conçue pendant la période des fiançailles, qui, dans l'imaginaire collectif traditionnel, permettait les relations sexuelles? Ses parents ont-ils été empêchés de se marier (peut-être par manque de moyens)? Cette dernière hypothèse pourrait expliquer pourquoi Charles écrit de Jacques Daguët qu'il a courageusement «*su vaincre la mauvaise fortune qui paraissait vouloir s'attacher à son mariage*». Toujours est-il que le registre des baptêmes, qui indique clairement

² Julien Schaller, fils de Charles.

³ Lettre du 22 octobre 1842. Note: pour tous les extraits de lettres, nous avons respecté la graphie et l'orthographe de l'auteur.

«*Maria Elisabetha fil. illegit. Jacobi Daguët*», possède une annotation dans sa marge, indiquant la légitimation d'Elisabeth l'année suivante. Charles ne contracte donc pas une vraie mésalliance en épousant l'élue de son cœur. Le mariage est célébré le 18 novembre 1799, jour du vingt-septième anniversaire de Charles. Il scelle le début d'une longue et belle relation, empreinte d'amour, de confiance et de respect. Charles a une admiration sans borne pour son épouse, à laquelle il attribue toutes les vertus et toutes les bontés. Cette femme «d'un cœur noble et fait pour le comprendre», selon Alexandre Daguët, historien et ami de la famille, contribua à faire de lui ce qu'il était: «*C'est à elle que je dois ce qu'il y a de bon en moi, & c'est à ses beaux yeux que je suis redevable de l'expérience que j'ai faite sur moi-même que l'amour d'une fem[m]e répand la bienveillance, la tolérance & la bonté dans toute une vie.*»⁴

L'IDÉAL FÉMININ BOURGEOIS: CULTURE ET MATERNITÉ

Par son mariage, Elisabeth accède à une classe sociale privilégiée. Dotée d'une bonne éducation, fine, au dire de sa fille, elle comprend, lit et sans aucun doute parle l'allemand: Charles écrit parfois des mots ou de petites phrases dans la langue de Goethe. De plus, le couple a des amis à Berne chez qui Elisabeth se rend, même en l'absence de son mari. Cultivée, elle s'intéresse aux sciences: elle profite d'une visite chez ces mêmes amis bernois (Emmanuel de Sinner) pour suivre un «*cours de sciences naturelles*».⁵ Elisa précise encore que sa mère avait «*jadis un gout décidé pour la Comédie*», et qu'elle «*jouait bien*».⁶

Dans l'idéal bourgeois, la femme ne travaille pas⁷ (ce qui démontre l'aisance relative du ménage), mais joue un rôle de premier plan au niveau culturel. Car même si les femmes se limitent habituellement à un rôle passif (concerts, expositions...) ou à une pratique en amateur (Elisa, fille du couple, joue dans une pièce de théâtre à l'âge de 20 ans et suit des cours de musique), elles déterminent souvent, par leurs choix, le niveau culturel de la famille. Elisabeth est donc une femme qu'on imagine raffinée, à la conversation facile et aux goûts distingués. A ses côtés, elle a la chance de pouvoir compter sur un mari qui l'adore et qui, loin de l'effacer par sa prestance et son influence, donne à son épouse une place aussi importante que privilégiée. Charles ne tarit jamais d'éloges sur les qualités de cœur de sa femme, il met en exergue sa bonté ou son dévouement.

⁴ Lettre de Charles à Julien, 3 février 1831.

⁵ Lettre du 4 août 1839 (1.7).

⁶ Journal intime d'Elisa, AEF.

⁷ À l'extérieur de la maison, par opposition au travail des ouvrières en usine.

Enfin Elisabeth est mère, un rôle plus que jamais valorisé en cette première moitié du XIX^e siècle, véritable siècle de la famille. De son mariage avec Charles naîtront sept enfants, dont cinq seront encore vivants à l'âge de 20 ans; une fille, Elisa, l'aînée, et quatre garçons: Julien, Urbain, Jean-Louis (dit Andi) et Louis. Bien qu'âgée de 53 ans, elle a, comme le fait comprendre Charles dans une de ses lettres, toujours le désir de se remettre en couches!⁸ Mère attentive au bonheur et à l'éducation de ses enfants, peut-être plus sévère envers sa fille que ses fils⁹, elle consacre son temps à sa famille.

«CES LIGNES DE TA MAIN CHÉRIE...»

A partir de 1750 se développe, surtout autour de la relation mère-nourrisson, un nouveau discours sur la famille, sur l'importance à accorder au sentiment, et donc, par extension, sur l'intimité familiale et conjugale. Dans cette philosophie, qui correspond en tout point à l'union de Charles et Elisabeth, l'idée de bonheur, aussi importante que les idées d'égalité et de liberté qui lui sont associées, doit constituer le fondement du mariage.

Charles et Elisabeth sont très proches l'un de l'autre. La tendresse qui les unit s'exprime d'abord par tous les surnoms que Charles attribue à sa bien-aimée: *mon amie, ma toute belle, chère mimi, ma bonne amie, cher amour, bel amour, charmant bijou, ma mie, ma chère Béton, ma toute bonne, femme chérie*. Alors qu'il signe «*Ch. Schaller*» lorsqu'il écrit à ses enfants, Charles paraphe les lettres à son épouse d'un tendre «*Ton Carlo*». Un surnom qui fait aujourd'hui sourire mais qui ne semble toutefois pas être exclusif à leur relation intime, puisque son frère, l'abbé Janvier, l'appelle de la même façon lors d'un dîner.¹⁰ La confiance qu'ils témoignent l'un envers l'autre semble inébranlable, malgré les longues absences, et Charles, jamais, ne doute de la fidélité de son épouse comme il l'écrit en août 1839:

«Tu n'as pas besoin, mon adorable amie, de me faire des protestations de ta fidélité: j'aime, sans doute, toujours à m'entendre dire que tu m'aimes avec constance, & dès que tu m'aimes tu m'es nécessairement fidèle: mais je ne supporte pas l'idée que tu puisses croire un seul moment avoir besoin de détruire des soupçons que l'on chercherait à jeter dans l'esprit de ton mari. Ton Carlo a pour toi tant d'estime, il place en toi une si haute confiance, il a une si haute opinion de ta vertu que trois cents personnes qui viendraient

⁸ Lettre du 28 août 1834.

⁹ Ce que laisse supposer Elisa dans son journal intime.

¹⁰ Lettre du 14 octobre 1842.

lui attester que tu as manqué à la foi conjugale ne parviendraient pas à faire germer le plus léger doute & le plus petit soupçon dans son esprit. (...). Notre confiance réciproque est inébranlable com[m]e notre amour est impérissable.»¹¹

Charles répète son amour envers son épouse comme un leitmotiv. Chaque lettre rappelle son engagement, comme pour mieux sceller leur relation, la renforcer, l'inscrire dans la réalité malgré l'éloignement. Ces énonciations lui permettent, entre autres, de supporter les séparations, parfois longues de plusieurs mois, qui lui pèsent: aussi écrit-il à chaque fois la douleur qu'il éprouve d'être séparé de sa bien-aimée, compensée par le plaisir qu'il a eu à recevoir un billet de sa part. La lettre en tant que telle est vénérée comme objet d'amour: *«Je les tiens enfin ces lignes de ta main chérie qui m'ont fait faute toute la semaine; je les tiens & elles me sont d'autant plus précieuses qu'il m'en a coûté d'en être privé.»¹²* Ces motifs (auquel s'ajoute le tutoiement) sont à chaque fois développés jusqu'à devenir de véritables «rituels de l'intimité familiale»¹³, parmi lesquels figurent en premier lieu les variations sur les je-pense-à-toi et les je-t'aime, toujours présents:

«Je finis en te répétant toujours je t'aime, & en t'envoyant un tendre embrassement. Ton heureux mari, Carlo»¹⁴

«Celui qui fonda notre amour, ma chère Béton, en savait plus long que St. Théodule, car la source en est vraiment intarissable & ne s'épuisera jamais.»¹⁵

«mais, chère mimi, si je t'aime beaucoup com[m]e ange, je ne t'adore que mieux com[m]e fem[m]e parce que tu es l'un & l'autre, & c'est com[m]e fem[m]e que je soupire de te revoir. Quand viendra ce moment fortuné, je serai de toute manière dans le ciel.»¹⁶

«Ne m'en veux pas, ma bien-aimée, si tu ne reçois cette fois de moi que quelques lignes com[m]e signe de mon existence, c'est-à-dire de mon amour, car ne plus t'aimer ce serait ne plus vivre.»¹⁷

Charles restaure une proximité avec son épouse en lui écrivant de la manière la plus continue possible. Il relate à sa femme les détails de sa journée, décrivant avec minutie les gens, le paysage ou simplement le temps qu'il fait. Chaque moment est propice à l'écriture, afin de toujours rappeler le lien qui les unit. Le temps structure le travail d'écriture au même rythme qu'il structure la journée de Charles, qui écrit après ou avant ses activités professionnelles, ses voyages, ses promenades ou ses rencontres: *«Je viens de chez Joséphine», «Je vais me coucher», «Je sors de la constituante & t'annonce en hate...», «On m'appelle pour souper», «Je reviens de*

¹¹ Lettre du 6 août 1836.

¹² Lettre du 9 août 1839.

¹³ DAUPHIN, 2007, p. 38.

¹⁴ Lettre du 6 août 1834.

¹⁵ Lettre du 16 août 1839.

¹⁶ Lettre du 1^{er} août 1839.

¹⁷ Lettre du 13 août 1839.

St. Léonard», «*En séance*», etc. Par cette véritable «mise en scène épistolaire»¹⁸, Charles se présente à son épouse, qui peut l'imaginer, à sa table, en train de lui écrire, et ce à chaque instant, même le plus insolite: «*Lundy, 12, minuit sonné. Eveillé cruellement dans le premier som[m]eil par de brulantes morsures, j'ai réussi encore, après avoir fait de la lumière, à détruire mon ennemi. Je ne veux pas me recoucher sans te consigner ici la preuve que je suis occupé de toi...*»¹⁹, ou encore en plein travail! «*En Séance. Je viens d'ouvrir ta lettre du 27...*»²⁰ Par tous ces moyens, par le conditionnement de son texte, par l'utilisation du présent décrivant une situation vécue («*La promenade, aujourd'hui, n'est pas un plaisir*» ou «*Dans ce moment Mivelaz me remet quatorze pièces de cinq francs de France*»), Charles, en plus du contenu, révèle par la forme même de sa lettre qu'il est en pensée continue avec son épouse et, par conséquent, que leur intimité existe toujours.

«CUEILLIR LES BAISERS SUR TES LÈVRES...»

L'intimité, justement: Charles ne se contente pas de rappeler à son épouse qu'il pense à elle en toutes circonstances, mais, doué d'une écriture typique du romantisme, tente de la faire revivre en ravivant les souvenirs du couple ou en évoquant caresses, baisers et amour physique. Les mots qui suivent traduisent toute la complicité qui unit le couple... ainsi que l'attraction de Charles pour la poitrine de son épouse.

«*Adieu, ma mie. je te rends au décuple tes baisers & tes caresses.*»²¹

«*Si j'y perds du côté du repos, j'y gagne en me retrouvant plutôt avec toi & pouvant te donner, plus matin que de coutume, mon petit bonjour que je t'applique sur la bouche, sur les yeux & sur les deux nénés. Ce n'est malheureusement qu'en pensée & de loin, mais c'est toujours quelque chose, & il faut bien recourir à l'imagination pour charmer un peu les ennuis de l'absence.*»²²

«*Je viens de voir au marché une jeune femme donnant le sein à son enfant & ne se gênant pas de le montrer à découvert (...). Bien sûrement ma passion pour les nénés n'eut jamais pris naissance si toutes les fem[m]es étaient faites ainsi; elle serait dès longtemps éteinte si je n'avais le bonheur d'avoir en partage le plus beau sein que Dieu ait façonné. Permits moi d'y appliquer un baiser pour me faire oublier le laidron qui tout-à-l'heure s'est présenté à ma vue.*»²³

«*Je me réjouis de te voir bien portante & assez en train de vie & de force pour nourrir encore le desir de te remettre en couches. (...)*

¹⁸ DAUPHIN, 2007, pp. 22-30.

¹⁹ Lettre du 10 août 1839.

²⁰ Lettre du 28 août 1834.

²¹ Lettre du 2 août 1839.

²² Lettre du 28 août 1834.

²³ Lettre du 9 août 1839.

quant à moi, je ne demande pas mieux que d'en devenir l'auteur, & je prie Dieu à ces fins de rétablir promptement & solidement mes organes destinés à cette agréable opération. Jusques là nous vivrons, ainsi que tu en fais la remarque, d'illusions et de réminiscences. Cependant je t'envoie d'arbes quelques uns de ces baisers d'amour qui si souvent nous ont enivrés de bonheur.»²⁴

«Adieu, charmant bijou. jamais le tems de notre séparation ne m'a paru si long. Les baisers d'amour que renferment tes lettres ne font qu'augmenter le desir que j'ai de les cueillir sur tes lèvres. En attendant il faut bien se contenter de ceux d'intention, & je t'en envoie à mon tour en grand nombre et de bien brulants.»²⁵

Charles, enfin, ne se contente pas de louer son épouse dans ses lettres conjugales. Lorsqu'il écrit à sa fille, en 1834, il exprime encore toute la tendresse qu'il éprouve pour Elisabeth: *«Tu m'enchantes lorsque tu me dis que maman a été agréablement surprise à l'ouverture de sa malle. Cette chère mignone me dit la même chose dans sa lettre. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'après s'être séparée ici d'un mari qui l'adore, elle ne retrouvât à son retour d'autre souvenir de lui qu'un paquet de linge sale.»* Elisa, dans son journal, se fait le témoin du bonheur sans nuage de ses parents: *«Quand je vois Papa et Maman si heureux dans leur union, s'aimant encore comme au commencement de leur mariage...»* Il en est de même d'Alexandre Daguet, l'ami de la famille: *«Partout où cet heureux couple se montrait, régnaient la gaité des anciens jours, la bonne cordialité de nos grands-pères et de nos vieux curés fribourgeois.»*

«LE PLUS PRÉCIEUX HÉRITAGE»

Son bonheur étant directement lié à celui de sa femme, Charles s'inquiète constamment de la santé de son Elisabeth, et lui recommande mille prudences: *«Je t'en supplie, ma Béton, ne te laisse manquer ni de soins, ni de ménagemens, ni de repos, ni de tout ce qui peut t'être agréable, afin que je puisse bientôt recevoir de toi des nouvelles tout-à-fait tranquillisantes. Il n'y a que cela qui pourra rendre la paix à ton Carlo.»²⁶* Malheureusement, la santé fragile d'Elisabeth l'emporte à l'âge de 62 ans, le 11 juin 1843. Dans la dernière lettre qu'il rédige à ses enfants, alors qu'il se trouve retiré à Rheinau, où il mourra, Charles ne parle que de la perte de son Elisabeth, du regret de ne pouvoir finir ses jours à ses côtés, de la douleur de devoir survivre à une femme pareille: *«J'y serai en corps, mais mon esprit ne*

²⁴ Lettre du 28 août 1834.

²⁵ Lettre du 6 août 1834.

²⁶ Lettre du 18 août 1839.

quittera pas ce lit de douleur où naquit dans la pauvreté & l'abandon cette fem[m]e admirable qui fit le bonheur de ma vie, & qui mourut, trop tôt pour nous tous, emportant dans sa tombe l'estime générale & des regrets universels.»²⁷

En juillet, il rédige un nouveau testament²⁸, dont le préambule rend hommage à la femme qui a partagé quarante-quatre années de sa vie:

«Le changement survenu dans les lois du pays et les malheurs que j'ai éprouvé de perdre si prématurément la femme qui a fait le bonheur de ma vie, qui était digne de tout mon amour, et qui sera l'objet de mes constants regrets, m'obligent à changer les dispositions de dernière volonté que j'avais faites le 24^e mars 1817, dans la persuasion où j'étais alors que Dieu ne m'imposerait pas le terrible sacrifice de survivre à une femme si justement adorée.»

Inconsolable, semblant littéralement ne pouvoir vivre sans elle, Charles Schaller ne survivra même pas deux mois à son épouse. Il s'éteint le 30 juillet 1843, victime d'une infection pulmonaire. Avec son épouse, il avait bâti une relation saine, où régnaient, selon ses propres termes, la paix et une douce concorde. Dans son testament, c'est cette même relation qu'il envisage comme «*le plus précieux héritage*» qu'il puisse léguer à ses enfants.

S. M.

Bibliographie

Philippe ARIES, Georges DUBY, *Histoire de la vie privée*, tome 4: *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris 1987

Cécile DAUPHIN, «La "mise en scène" épistolaire, cas d'une correspondance familiale (France, 19^e siècle)» dans: Paul SERVAIS, Laurence VAN YPERSELE, *La lettre et l'intime. L'émergence d'une expression du for intérieur dans les correspondances privées (17^e-19^e siècles)*, Louvain 2007

Philippe HENRY, Jean-Pierre JELMINI, *La correspondance familiale en Suisse Romande aux XVIII^e et XIX^e siècles. Affectivité, sociabilité, réseaux*, Neuchâtel 2006

Sophie MAGNE, *Dans l'intimité familiale d'un patricien libéral fribourgeois. Présentation et édition de la correspondance de Charles Schaller (1772-1843)*, mémoire de master, université de Fribourg 2008

²⁷ Lettre de Charles à ses enfants, 16 juillet 1843

²⁸ AEF, RN 5983